

M. de Seynes dépose sur le bureau un exemplaire du travail qu'il vient de publier à l'art. CHAMPIGNONS, dans le *Dictionnaire de Botanique* et fait la communication suivante :

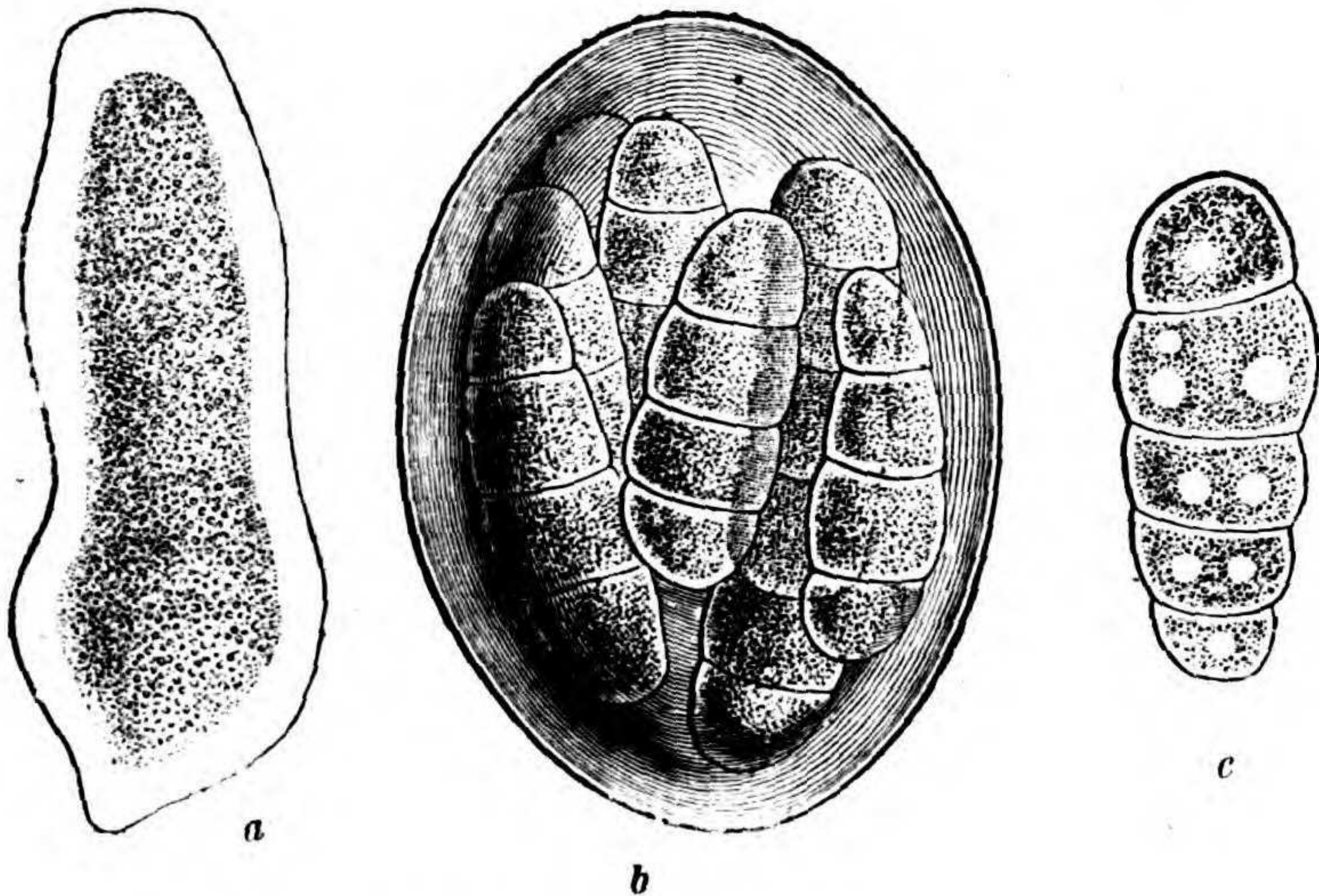
SUR UN NOUVEAU GENRE DE SPHÉRIACÉS, par **M. DE SEYNES.**

Il y a plusieurs années, dans un jardin des environs de Montpellier, je recueillis au mois de janvier une brindille de bois assez informe et difficile à déterminer, mais qui me parut se rapporter à un Fusain. De petites éminences noirâtres parsemées çà et là annonçaient la présence d'une espèce de Sphériacés ; je l'examinai en ayant la précaution de dessiner à la chambre claire les principaux détails. L'observation ainsi faite fut laissée de côté pour d'autres travaux ; mais plus tard l'impossibilité de donner un nom à ce Champignon me fit regretter d'avoir sacrifié l'échantillon ; dans l'espoir de trouver d'autres spécimens, je retardai d'en publier la description : je ne veux cependant pas attendre plus longtemps, car si les caractères sont incomplets sur quelques points, ils sont en l'état suffisants pour motiver la création d'un genre nouveau et pour appeler sur lui la critique des botanistes.

En regardant avec attention le petit fragment dont j'ai parlé plus haut, on voyait l'écorce mince déchirée en certains endroits, livrant passage à de petits corps noirs, solides, peu proéminents, étroits et allongés, d'une longueur de 1 à 2 millimètres, qui offraient une surface rugueuse sans trace d'ostiole. Une coupe pratiquée sur ces petites excroissances dans le sens du plus long diamètre, observée à un grossissement de 80 à 100 diamètres, laissait voir un stroma assez dense, brun, analogue à celui des *Dothidea* et creusé de lacunes ou logettes arrondies, disposées en une série horizontale et irrégulièrement espacées.

Le stroma consistait en un tissu serré de cellules scléreuses à parois brunes irrégulièrement isodiamétriques. La cavité de chaque logette était assez exactement remplie par une thèque, dont les caractères appelèrent mon attention. Un point que mes dessins ne me permettent pas d'élucider, c'est l'étendue exacte de chaque logette. J'ai dit que le calibre en était rempli par la circonférence d'une thèque ; mais peut-être chaque logette se prolongeait-elle assez dans le tissu du stroma pour offrir une série de thèques disposées côte à côte comme des disques empilés dans un cylindre ayant le même diamètre que ces disques. Que les thèques soient isolées dans une lacune comme chez les *Myriangium* et disséminées ainsi dans le stroma, ou qu'elles soient en petit nombre, rangées côte à côte, elles ne présentent pas une disposition en hymenium et ne sont pas accompagnées de paraphyses. Cette disposition rappelle certains Tubéracés : la forme des thèques confirme encore un tel rapprochement. Les thèques sont sphériques allongées, à parois trans-

parentes ; elles mesurent en moyenne  $0^m,040$  sur  $0^m,055$ . Dans le premier âge, elles sont plus étroites, d'une forme un peu conique, qu'elles conservent quelquefois ; elles sont remplies d'un protoplasma dense, riche en granules huileux, réfringents, aux dépens duquel se forment les spores. Celles-ci sont grandes, en nombre variable dans chaque thèque : 4, 5, 7, 8, irrégularité fréquente aussi chez les *Tuber* ; elles sont allon-



*Eurytheca monspeliensis.*

a. Thèque jeune. — b. Thèque à maturité contenant les spores. — c. Une spore isolée.

gées, arrondies et atténuées aux deux extrémités, ou vers une seule, mesurant de  $0^m,025$  à  $0^m,030$  de longueur ; elles présentent trois ou quatre cloisons transversales. Ces spores ressemblent à celles des *Melanconis*, des *Massaria* et de plusieurs autres genres voisins ; le périthèce et l'absence de paraphyses rappellent les *Dothidea*. Mais l'intérêt principal de ce nouveau Champignon m'a paru résider dans ceux des caractères cités plus haut qui lui sont communs avec les Tubéracés et en font comme un intermédiaire entre cette famille et celle des Sphériacés, à laquelle notre genre appartient, l'absence d'apothécies ne permettant pas de le placer dans les Myriangiés. Je donne à ce genre le nom d'*Eurytheca*, qui rappelle la largeur des thèques. Quant à l'espèce qui a été le sujet de cette observation, il est naturel de lui attribuer le nom de la localité où elle a été trouvée, et de l'appeler *monspeliensis*, afin de provoquer dans cette même localité des recherches qui en amèneront une connaissance plus complète.

M. Mer présente à la Société un pied fleuri de Jacinthe qu'il a fait développer en immergeant d'abord le sommet du bulbe, puis les feuilles seulement, après l'apparition de celles-ci. L'inflorescence n'a pas tardé à se montrer avec ses dimensions normales, et les fleurs se

sont épanouies sans qu'aucune racine se soit développée. Peut-être doit-on voir dans ce résultat une nouvelle preuve de l'absorption d'eau par les feuilles.

MM. Cornu et Duchartre émettent l'avis que cette expérience n'est pas concluante, car il faudrait démontrer qu'un développement semblable n'aurait pu se produire aux dépens de l'eau contenue dans le bulbe, si les feuilles, après leur apparition, avaient été maintenues à l'abri de toute transpiration.

M. Mer ne pense pas qu'il en eût été ainsi, parce que le bulbe, restant à l'air, aurait continué à perdre une trop grande quantité d'eau; toutefois il reconnaît que des expériences directes sont indispensables pour établir si, dans cette circonstance, les feuilles absorbent de l'eau, et il se propose de les instituer incessamment. Il fait ensuite la communication suivante :

DES EFFETS DE L'EAU SUR LES FEUILLES AQUATIQUES, par **M. E. MER.**

Les plantes aquatiques, probablement parce qu'elles sont moins exigeantes en oxygène que les plantes terrestres, peuvent développer sous l'eau leurs graines et leurs bourgeons. Mais, tandis que chez les unes, les feuilles restent toujours submergées, elles ne le sont qu'au début chez les autres et ne tardent pas à s'élever dans l'air ou à s'étaler à la surface du liquide; ce qui semble indiquer qu'à partir d'un certain moment, leurs fonctions ne sont plus les mêmes. Il m'a paru intéressant de rechercher en quoi consistent ces différences, notamment pour les feuilles nageantes. J'ai pris pour sujets d'étude le *Nuphar pumilum* et le *Potamogeton natans*. J'avais déjà remarqué que les feuilles adultes de ces plantes ne renferment d'amidon que lorsqu'elles nagent, mais n'en contiennent plus quand elles sont immergées depuis quelque temps. Ce fait a été le point de départ des observations qui suivent :

*Nuphar pumilum*. — Avant d'arriver à la surface, les feuilles de cette plante, s'insérant sur un rhizome toujours enfoncé dans le sol, restent immergées pendant un certain temps, variable avec l'épaisseur de la couche d'eau à traverser, laquelle atteint parfois 4 et 5 mètres. Le plus souvent les limbes ne se déroulent et n'achèvent de se développer qu'après être parvenus à la surface. Mais dans les endroits profonds, c'est sous l'eau qu'ils s'étalent et qu'ils acquièrent leurs dimensions définitives. Lorsqu'ils sont arrivés à l'air, les pétioles parfois ne s'allongent plus et conservent alors une station verticale; le plus souvent leur croissance se poursuit quelque temps encore : ce qui leur permet de s'incliner pendant